

ADMINISTRATION  
 — ET —  
 REDACTION  
 45  
 PLACE JACQUES-CARTIER  
 MONTREAL  
 —  
 ABONNEMENT  
 UN AN - - \$1.00  
 STRICTEMENT D'AVANCE  
 Service No.  
 décide

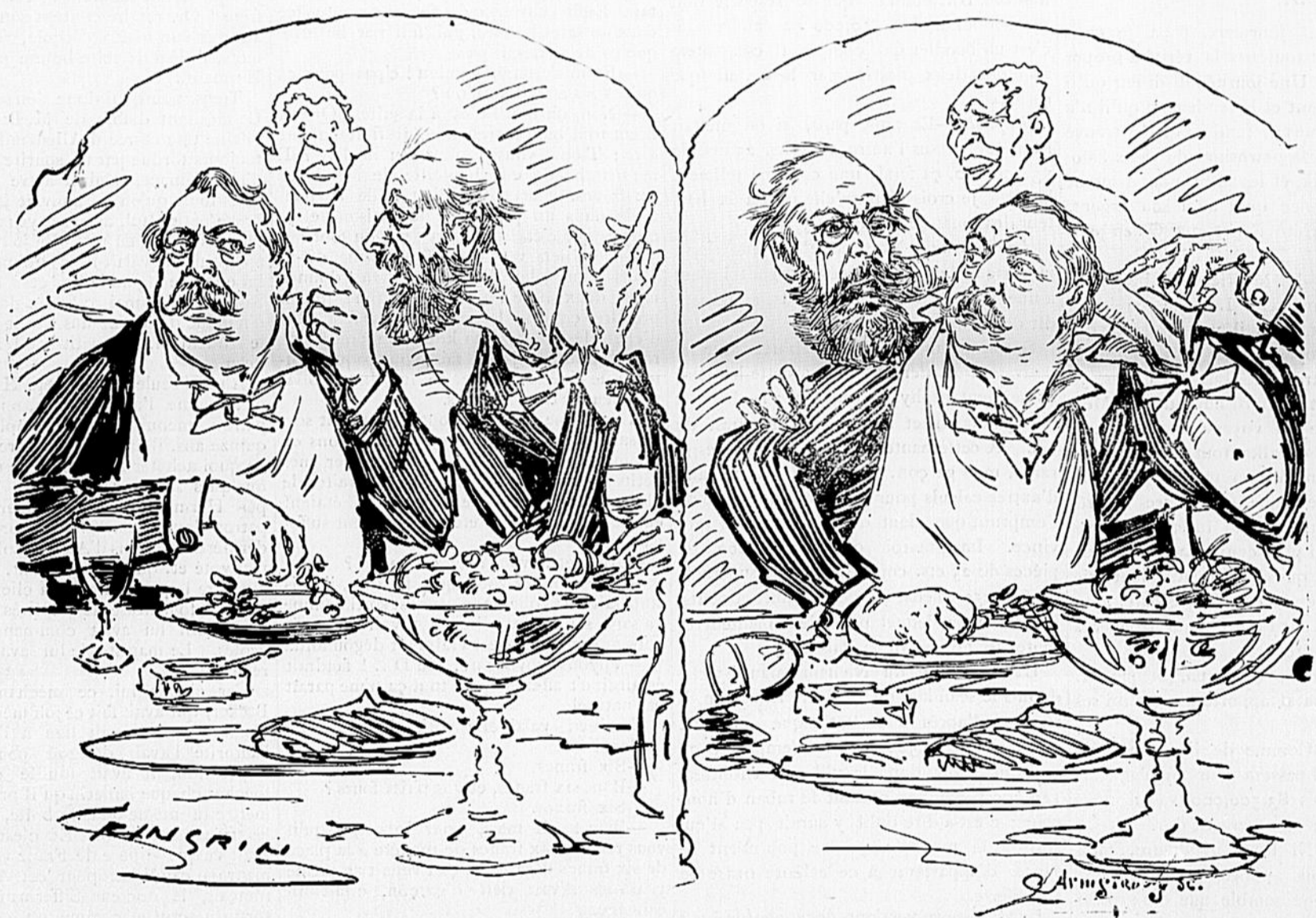


ANNONCES  
 MESURE AGATE  
 1ère INSERTION, 10 Cents  
 Autre " 5 Cents  
 A LONGS TERMES  
 CONDITIONS SPECIALES  
 —  
 LE NUMERO  
 DEUX CENTINS

JOURNAL QUI FAIT DANSER

VOL. II MONTREAL, SAMEDI, 28 JANVIER 1888 No. 19

F. X. LEMIEUX, Communes, Ottawa, Ont.



A WASHINGTON

Nazaire.—M. le président, je voulais vous dire....  
 Cleveland.—Excusez, j'entends un peu dur de cette oreille-là.  
 Nazaire.—Ça ne fait rien. (Parlant à l'autre oreille.) Je voulais vous dire que si les Rouges ne restent pas au pouvoir, nous sommes sûrs d'avoir la guerre.



**LE VIOLON**

Paraît tous les samedis.

L'abonnement est de \$1.00 par année, inviolablement payable d'avance. Nous le vendons aux agents seize cents la douzaine.

Toutes communications doivent être adressées comme suit :

LE VIOLON,  
45, Place Jacques-Cartier,  
MONTREAL.

H. BERTHELOT, RÉDACTEUR.

MONTREAL, 28 JANVIER 1888

**LE PETIT BAPTISTE ET SON PAPA**

Où le père Ladébauche dit ce qu'il sait de l'emprunt de M. Mercier, et où il se livre à des travaux de statistiques d'une force extraordinaire.

**Baptiste.**—Les journaux, papa, je crois pas qu'ils disent toujours la vérité à propos de M. Mercier. Une journée ils disent qu'il a fait son emprunt et le lendemain qu'il n'a pas réussi. Les uns prétendent qu'il a trouvé de l'argent dans la pawnshop du vieux Salomon à New-York, et les autres nous assurent que c'est en France qu'il aura son argent. Je ne sais qui croire à présent. Qu'en penses-tu, papa ?

**Ladébauche.**—M. Mercier aime beaucoup à s'entourer de mystère. Il cache son jeu le mieux qu'il peut, mais il y a des gens qui sont aussi clairvoyants que lui et qui finissent par connaître le dessous des cartes. Je crois bonnement aujourd'hui que M. Mercier est allé faire un voyage en France, le pays où il aurait dû aller tout d'abord pour avoir son emprunt à bon marché. Je lui ai répété trop souvent que les Yankees ne prêtaient pas leur argent à un intérêt aussi bas que trois et demi pour cent. La province de Québec, malgré que les Rouges aient crié partout qu'elle était en banqueroute, a un assez bon nom en France pour trouver à emprunter de l'argent.

**Baptiste.**—Comme ça, papa, lorsque M. Mercier reviendra il apportera avec lui ses \$3,500,000.

**Ladébauche.**—Comme de juste. S'il ne les apporte pas il passera pour un blagueur.

**Baptiste.**—Ces \$3,500,000 va-t-il nous apporter ça en or ou en argent dur.

**Ladébauche.**—Ni l'un, ni l'autre, mon garçon. Il va nous apporter ça en papier.

**Baptiste.**—Il me semble que des grosses sommes comme ça, ça doit être plus sûr de l'avoir en bons vingt-cinq "cents" neufs.

**Ladébauche.**—Mon fils, si tu savais compter le moins, tu verrais que ce serait trop embarrassant de charroyer la somme de trois millions et demi de piastres en pièces de 25 cts. Sais-tu d'abord combien ça pèse \$3,500,000.

**Baptiste.**—Non, papa, je n'ai pas la moindre idée de ça. Combien le paquet pèserait-il ?

**Ladébauche.**—D'abord, mon garçon, il faut quatorze piastres en pièces de 25 cts. pour une livre. De sorte que les trois millions et demi de M. Mercier pèseront environ 250,000 livres. Ça fait un joli poids, hein ?

**Baptiste.**—Tu avais bien raison de dire que c'était difficile de charroyer une somme pareille. Si toutes ces pièces étaient mises bout à bout elles iraient loin, je crois.

**Ladébauche.**—Loin, je penserais, mon fils,

ton. Ecoute. Une pièce de 25 cts. a un diamètre de sept lignes et demie. Si on mettait en ligne de 25 cts. les \$3,500,000 de M. Mercier, cette ligne couvrirait une distance de 207 milles et un huitième. Ça partirait du bureau de M. Beausoleil et ça se rendrait par Québec jusqu'au cottage de Tadousac, et il en resterait encore assez pour payer une vingtaine de caisses de champagne pour les ministres pendant la prochaine saison des eaux.

**Baptiste.**—Maintenant, papa, M. Mercier va-t-il compter ses \$3,500,000 pour s'assurer qu'on ne le triche pas.

**Ladébauche.**—Certainement, mon garçon. Mais sais-tu que cela sera un job bien difficile ? Tu ne t'imagines pas peut-être ce qu'il faudrait de temps à un homme pour compter \$3,500,000 en pièces de 25 cts.

**Baptiste.**—Un mois je suppose.

**Ladébauche.**—Un mois ! mon garçon, tu es dans les patates. Supposons qu'on donnerait cette somme à compter à un individu qui compterait \$10 à la minute et travaillerait dix heures par jour, il lui faudrait 582 jours ou un an et deux tiers pour terminer sa tâche.

**Baptiste.**—Dis donc, papa, ça serait bien drôle, si c'était un "boodler" qui serait chargé de compter ces \$3,500,000 ?

**Ladébauche.**—Un boodler ferait d'assez bonnes affaires en volant seulement une piastre par heure.

Lorsqu'il aurait fini de compter les \$3,500,000, il aurait empoché \$5,820.00. Mais un bon boodler ne se donne pas tant de trouble pour une somme aussi insignifiante. Un boodler qui se respecte doit réaliser au moins \$10,000 par année. Si c'est un boodler qui compte il escamotera au moins deux piastres par heure, afin que ça le paie.

**Baptiste.**—Et puis, papa, si on mettait l'un par dessus l'autre tous les 25 cts. de \$3,500,000, ça ferait une colonne joliment haute. Je crois bien qu'elle irait à la hauteur des tours de la paroisse ?

**Ladébauche.**—Mais cette hauteur serait une bagatelle. Ces pièces d'argent iraient à une hauteur de 65,625 pieds, autrement dit douze milles et deux tiers.

Si tous les membres du cabinet Mercier pouvaient monter en ballon à cette hauteur, ils seraient asphyxiés du coup ; les babines leur pèteraient et le sang leur sortirait du nez. A cette hauteur l'air n'est plus respirable, mon garçon. Tiens, je vais te faire d'autres calculs pour te donner une idée de l'emprunt que vient de contracter la province. Imagine-toi que \$3,500,000 en pièces de 25 cts. couvriraient une superficie de 656,250 pieds, ou de dix-huit arpents, un terrain sur lequel pourraient manœuvrer toutes les milices de la Puissance.

La décoration du Nicham valant 25 cts. depuis le scandale de madame Limousin, il résulte, d'après une statistique correcte, qu'avec les \$3,500,000 de l'emprunt, on pourrait avoir dans la ville de Montréal 140,000 personnes portant le ruban d'honneur ; c'est-à-dire qu'il y aurait peu d'enfants à la mamelle qui ne pourraient se vanter d'appartenir à ce célèbre ordre de chevalerie.

La saucisse se vendant deux sous le bout à l'hôtel Caspel, un nationard qui en mangerait six bouts par jour pourrait vivre 29,166,667 jours ou 79,908 ans et 247 jours.

La charge d'un bon tombereau canadien étant de 2,000 livres il en faudrait 125 pour transporter l'emprunt du bureau du gouvernement dans la rue St-Gabriel au bureau de M. Mercier, rue St-Jacques.

Imagine-toi de plus, mon garçon, que si le gouvernement dépensait cet argent à souler les électeurs à raison de cinq centimes le verre de whiskey en les traitant dix fois, il donnerait un plumet à 7,000,000 d'hommes. Juge un peu de ce qu'on peut faire avec \$3,500,000. Si le recorder condamnerait ensuite ces pochards à \$5 ou 8 jours, on clairerait la dette de la province pour laquelle l'emprunt a été fait et on aurait un surplus comme Ontario.

C'est logique, mon garçon. Mercier devrait essayer ça.

**Les finesses de Pinteau**

L'Enquête.

Le colonel Ramollot vient de recevoir une lettre d'un pâtissier de la ville qui se plaint d'avoir été traité de filou par un soldat de la caserne voisine.

S'crongnieugnieu ! c'qui f... là, c'pâtissier ! c'qui m'embête encore c't'animal-là ! c'que ça me r'garde ?

Mais toute réflexion faite, le colonel se décide à faire une enquête, et dans cette intention, comme il sait bien que le coupable n'ira pas se dénoncer lui-même, il commence par aller trouver le pâtissier qui demeure à deux pas.

—Vous désirez, monsieur ?

—Colonel Ramollot, m'sieu. Avez eu çui d'm'écriture, c'matin une n... de D... d'lettre pour la chose d'un homme qui vous aurait, m'dites-vous, traité d'filou ; signifie ?

—En effet, monsieur, c'est moi qui... voilà, parce que vous comprenez que c'est excessivement désagréable dans l'commerce...

—N'seriez pas dans l'commerce que vous vous en f... pour lors ?

—Permettez, je ne dis pas ça, seulement c'est toujours ennuyeux quand, sans raisons, un individu vient vous dire des horreurs...

—Enfin c'soldat, m'avez écrit qu'c'était un soldat, pas vrai, parce que les civils, c'pas mon affaire, savez, moi j'm'en f... !

—C'était bien un soldat, oui, monsieur, un jeune homme.

—Eh ! bien, c'soldat, s'crongnieugnieu ! n'a pas eu celui d'ouvrir vot' porte, de vous dire que vous étiez un filou, et d'f... le camp comme ça ; c'qui s'est passé ?

—Voici comment, monsieur le colonel : J'étais bien tranquille dans mon comptoir, pendant que ma femme donnait un coup de peigne au petit, quand je vois entrer un militaire. Il commence par me tripoter tous mes gâteaux, même que ça m'embêtait. Enfin, voyant qu'il fourrait son pouce dans un saint-honoré, j'ai fini par lui dire que ça ne se faisait pas.

—Enfin s'crongnieugnieu ! c'pas pour ça qu'il vous a traité d'filou ?

—Non, oh non ! c'est à la suite. Quand il eut tout bien marchandé, il finit par me dire : Tiens, vous vendez du madère ? Il me marchande une bouteille, je la lui fais six francs, il accepte ; j'entortille la bouteille dans un papier de la maison, et je croyais que c'était fini, mais pas du tout.

—Combien vos petits-fours ? me dit-il. Trois francs, lui dis-je. Eh bien ! donnez m'en deux livres, ajouta-t-il, j'aime mieux prendre ça que le madère, ça fera plus d'effet. Je lui pèse un kilo, bon poids, parole d'honneur, je lui fais son paquet entouré de ficelle rose, et je lui dis : Voilà, monsieur, c'est six francs.

Alors il me rend ma bouteille et veut sortir sans payer. C'est là que nous avons eu des mots, et qu'il a fini par me jeter mes petits fours à la figure, et à me traiter de filou devant deux personnes qui étaient entrées et qui en ont été positivement suffoquées.

—Ah ! et... vous n'avez rien dit ?

—Que vouliez-vous que je dise, j'étais stupéfait ? Et voilà, monsieur est sorti comme a sans seulement dire au revoir. Alors je vous ai écrit, car c'est vraiment dégoutant...

—Voyons, voyons n... de D... ! faudrait éclaircir c't'affaire-là, car tout ça n'me paraît pas naturel.

Combien valait-elle vot'e bouteille de madère ?

—Six francs.

—B n, six francs, et vos p'tits fours ?

—Six francs.

—Bien ! eh mais, pour lors, puisqu'il vous rendait six francs de madère à la place de six francs d'gâteaux, ça r'venait au même y n'vous d'vait rien c'garçon, c'tait un échange.

—Permettez, permettez, monsieur le colonel, mais il ne m'avait pas payé la bouteille de madère.

—Mais s'crongnieugnieu ! puisqu'il ne la prenait pas, pourquoi vouliez-vous qu'il vous f... six francs ?

—Pas pour le madère, mais pour les gâteaux.

—Voyons, n... de D... ! faut être juste : pourquoi vous aurait-il payé les gâteaux puisqu'il vous f... six francs d'gâteaux à la place ! n'pouvait pas f... vous payer deux fois.

—Oui, je... j'entends bien, mais il emportait les gâteaux !

—Bien entendu ! n'pouvait pas vous f... six francs d'gâteaux à propos d'bottes, pas besoin de vous faire des cadeaux.

—Cependant c'est bien facile à comprendre... je lui vends une bouteille de madère de six francs.

—Fait'ment ! j'comprends bien p'tête, n... de D... n'suis pas une tourte, c'que vous m' f... là ?

—Ensuite je lui vends six francs de petits fours.

—Oui ; eh bien, après ?

—Du moment qu'il me rend ma bouteille qu'il me donne alors mes six francs de pâtisserie.

—Mais n... de D... puisqu'il vous f... six francs d'madère en place !

—Mais puisqu'il ne me l'avait pas payé...

—Mais bon Dieu ! puisqu'il ne l'emportait pas !

—Enfin, je ne sais pas.....

—Mais, f... non vous n'savez pas c'que vous dites, b... de m'lon ! c'qui m'a f... un animal de pâtissier comme vous ?

—Mais, monsieur !

—F... moi la paix n... de D... ! j'vous dis qu'vous n'êtes qu'une tourte, tendez vous bien c'que j'vous parle, s'pèce de moule ! c'pas assez d'chercher à voler six francs à un pauvre b... de troupier, v'là qu'vous avez encore le toupet d'essayer de m'f... dedans avec toutes vos sales fantaisies ! J'suis pacifique s'crongnieugnieu, tout le monde vous l'f... par le nez, s'ment tâchez moyen d'y r'venir, spèce de canaille, sale pâtissier d'mon sac, et j'vous f... d'mes nouvelles, moi, b... d'escroc.

Le colonel sortit furieux en murmurant d'un air désagréable : Que j... f... que ces n... de D... d'bourgeois ! et il n'eut pas l'idée de soupçonner Pinteau, qui était cependant l'auteur de cette infamie.

**Les trois couleurs.**

Il avait son idée, le petit Franz, en allant à l'école par ce froid matin, de janvier, le long du sentier où le givre accrochait une double dentelle de perles blanches aux épines noires des buissons. Il la ruminait, son idée, et c'était elle qui, sous son nez rougi par la bise, mettait à ses lèvres entr'ouvertes ce sourire à la fois triomphant et malin. Qui est-ce qui serait attrapé ! Le maître d'école allemand, donc ! Et qui est-ce qui serait content ? Parbleu, le petit frère ! Or, rendre content son petit frère et attraper son maître d'école, c'était, en deux mots, l'idéal de cette bonne pâte de Franz Hermann.

Tiens, pourquoi donc s'en serait-il privé ? Ce méchant diable de M. Becker, avec sa vilaine tête carrée d'Allemand, et sa bouche toujours tordue par un sourire qui avait l'air d'une grimace, valait-il autre chose que les pires tours qu'on lui pouvait jouer ? Et ce brave petit Paul, avec ses yeux rieurs et sa joie si franche au moindre joujou qu'on lui apportait, ne valait-il pas qu'on risquât pour lui quelque algarade ? C'était la veille de la Saint Paul, et maître Franz, dans sa caboche d'homme de treize ans, avait décidé que, le lendemain, son petit Paul aurait un cadeau.

Ah ! si seulement le père Hermann avait été, comme l'autre année, ouvrier chez le patron menuisier qui l'employait depuis quinze ans, il aurait pu prendre, sur sa paye, de quoi acheter à son mioche un bibelot de quelques sous. Mais, depuis huit mois, le père Hermann n'était plus menuisier. Son patron l'avait remercié, sous prétexte qu'aux dernières élections d'Alsace-Lorraine il avait mal voté et, qu'en le gardant, il s'exposait à perdre le plus clair de sa clientèle, notamment la fourniture de pupitres que le gouvernement lui avait commandée pour ses écoles. Le magister le lui avait assez clairement dit.

Car c'était lui, ce méchant diable de Becker, qui avait fait ce joli métier d'espion. Comme le vote avait lieu à l'école et que l'autorité l'avait désigné pour surveiller l'opération, il avait fouillé de ses yeux louches chaque bulletin qu'il prenait pour le mettre lui-même dans la boîte, afin d'éviter les fraudes, disait-il. Et c'est ainsi qu'il avait vu que le père de Franz votait pour le mauvais candidat, pour cet Alsacien trop français, le docteur Siffermann, qui était sorti du scrutin comme un croquemitaine d'une boîte à surprise. La remarque n'avait pas été perdue. Huit jours après, le père de Franz était dénoncé, renvoyé, réduit à l'ingrat et dur métier de bûcheron, et, depuis, quand Franz Hermann arrivait à l'école, il était rare que M. Becker, debout sur le seuil, ne l'accueillît pas par ces mots, qui sifflaient entre ses lèvres minces crispées par son mauvais sourire : " Ah ! te voilà, graine d'insurgé ! "

Insurgé ? Certainement, le petit Franz l'était. Il l'était à sa façon, comme peut l'être un gamin qui ne connaît pas bien les choses, mais qui chasse de race, et n'a, pour ne pas se tromper, qu'à se laisser guider par son instinct. Or, d'instinct, le petit Franz détestait M. Becker et tout ce qu'il sentait vaguement derrière ce vilain homme si plat avec les puissants et si arrogant avec les faibles, toute cette clique d'Allemands, comme les appelait son père, le bûcheron Hermann, quand le soir, sa rude journée finie, il se reposait un instant au coin de l'âtre, en causant avec sa femme. Oui, " clique d'Allemands ", le petit Franz avait bien retenu le mot, et ce n'était pas l'envie

qui lui avait manqué, vingt fois pour une, de le jeter au nez insolent de M. Becker. Mais sa mère lui avait au moins autant de fois recommandé d'être sage, et son père avait ajouté que le moment n'était pas encore venu de dire tout ce qu'on avait sur le cœur.

En attendant que ce moment-là vint, maître Franz était arrivé à l'école, avait gagné sa place, et s'était mis à travailler. Ce matin-là la classe avait composition de géographie. M. Becker avait dessiné sur le tableau la carte de l'empire allemand, et, sur la gauche, à la place vide où aurait dû figurer la France, il avait écrit d'abord ces deux noms, en petites lettres : *Champagne* et *Picardie*; puis en grosses lettres, si grosses qu'il y avait écrasé deux fois son morceau de craie, ces quatre autres noms : *FLANDERN*, *LOTHRINGEN*, *FREIGRAFSCHAFT* et *BURGUND*. Après quoi, il s'était retourné vers la classe en disant : "Maintenant, commencez ! La frontière en bleu et les divisions intérieures en rouge. Vous avez bien compris, n'est-ce pas ?"

Et toute la classe s'était mise à copier la carte, usant, pour dessiner d'abord les frontières et ensuite les divisions intérieures, du crayon bleu par un bout et rouge par l'autre que le maître distribuait à chaque élève dans ces occasions-là. Puis, chacun avait pris sa plume et s'était appliqué à marquer à l'encre le cours des fleuves et les noms des provinces et des villes principales.

Un des premiers à finir sa tâche avait été Franz Hermann. Mais, au lieu de se reposer, il en avait tout de suite entamé une autre. Sa carte faite, il l'avait étalée devant lui, appuyée au dos d'un livre, de manière à dissimiler ses mains. Puis il avait pris une feuille de papier, l'avait pliée en trois parties égales et, sur le premier tiers, avait barbouillé une belle couche de crayon bleu. Après quoi, laissant la blancheur du deuxième tiers intacte, il avait attaqué le troisième à coups de crayon rouge.

Car c'était le tour qu'il ruminait depuis le matin. Un bon tour, n'est-ce pas ? Le jeune Franz le trouvait même doublement bon, et c'était pour lui une pure joie de penser qu'il fabriquait pour son petit Paul un drapeau français avec les crayons prussiens de ce méchant diable de Becker.

\*\*\*

Mais il commençait à peine à rougir son dernier tiers de page que la voix du maître l'interrompit.

— Eh bien ! Franz Hermann, qu'est-ce que vous faites ?

Franz eut un léger sursaut. Prestement, il fit glisser sur son pupitre la feuille pliée en trois et d'un mouvement rapide et discret, l'escamota entre son gilet et sa chemise. Puis, se soulevant sur son banc :

— Moi ? Rien, monsieur, répondit-il de l'air le plus innocent du monde.

— Comment, rien ? Et votre composition ?

— Elle est finie.

— Finie ? voyons donc un peu ça !

Et, circulant entre les tables, M. Becker arriva devant l'élève Franz Hermann, dont il prit la copie. Il l'examina, le sourcil froncé, en homme qui cherche un sujet de querelle, lorsque soudain un flot de colère empourpra ses joues :

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'écria-t-il.

— Quoi, ça ? demanda Franz d'un ton où perçait une intention de raillerie.

— Ces noms là, petit sacripant ? reprit le maître en lui fourrant sa carte sous le nez. Lis-les donc tout haut, si tu l'oses !

— *Flandre, Franche-Comté, Bourgogne, Lorraine...* lut docilement le petit Franz.

— Au lieu de *Flandern, Freigratschaft, Burgund et Lothringen*, n'est-ce pas ? Et veux-tu me dire pourquoi tu n'as pas copié les vrais noms, ceux qui sont écrits sur ce tableau ?

— Parce que ces provinces-là sont des provinces françaises.

— Des provinces françaises, vraiment Monsieur prétend sans doute être plus savant que M. Justus Perthes, de Gotha, dont l'atlas est là, sur ma table ! Des provinces françaises ? Attends un peu, graine d'insurgé, je vais t'apprendre à réformer la géographie !

Et M. Becker, maintenant blême de rage, saisit Franz Hermann par le bras, le entraîna à travers la classe effarée, ouvrit la porte et, d'une poussée brutale, le jeta dehors.

\*\*\*

Franz Hermann était déjà par terre quand il entendit la porte de la classe se refermer violemment derrière lui. Il resta un instant sur le sol, étourdi, puis il se releva et porta la main à sa tête. Son front avait frappé contre une pierre. Sa main, qu'il regarda, était rouge de sang.

Il tira son mouchoir de sa poche, en fit un tampon qu'il appliqua sur sa blessure.

Puis stoïquement, il reprit le chemin de chez lui.

Quand il arriva, la maison était vide. Le



### L'Ange de la Résignation et les députés malheureux.

GOYETTE.—Ne buvez pas de ça, mes amis, c'est de la vraie "poéson." J'en ai pris trois fois et ça m'a rendu malade.

père était encore au travail, la mère au village avec le petit Paul.

Franz entra et, s'approchant d'un bout de miroir accroché au mur, il découvrit son front. Entre les deux sourcils s'allongeait une profonde coupure. Délivré du mouchoir qui le comprimait, le sang se remit à couler à flots.

Alors, le petit Franz eut un sourire. Il s'approcha de la table, s'assit, tira de son gilet le papier plié en trois, l'étendit du côté où se voyaient quelques hachures de crayon rouge et, inclinant la tête, il regarda son sang tomber dessus à larges gouttes. Puis, avec son doigt, il étala la belle couleur rouge, plus belle que celle du crayon de M. Becker.

Tout entier à sa besogne, il n'entendit pas la porte de la chaumière s'ouvrir. Il ne se retourna qu'en sentant une main se poser sur son épaule. C'était le père de Franz qui se penchait sur son fils.

— Hé, mon garçon, qui est-ce qui t'a blessé comme ça ? demanda le bûcheron.

— C'est M. Becker en me jetant à la porte.

— Et qu'est-ce que tu fais-là ?

L'enfant déplaça le papier aux trois couleurs.

— Pour la fête de mon petit frère.

Le bûcheron enleva son fils par les deux bras, comme une plume.

— Embrasse-moi, petit ! dit-il en le serrant sur sa poitrine.

Et, tandis que son père l'embrassait, le petit Franz sentit une larme tomber sur son front sanglant.

X.

### La Fourmi à miel.

On ne connaissait que très vaguement cette fourmi étrange, dont l'existence même était mise en doute par quelques naturalistes, les régions qu'elle habite étant presque ignorées et ses mœurs singulières.

La France donne à ce sujet les détails suivants :

Dans ces derniers temps, un savant entomologiste américain, le docteur Mac Cook, est parti pour le Nouveau Mexique, afin d'étudier sur place cette rivale des abeilles.

C'est dans le Colorado, à Manitou, tout près du "Jardin des Dieux," que Mac Cook a eu la grande joie scientifique de découvrir la petite bête qu'il cherchait.

La fourmi à miel (*Myrmecocistus melliger*) est bien une réalité. Durant plusieurs semaines, Mac Cook a étudié cet étonnant insecte, et ses curieuses observations viennent confirmer les récits des voyageurs.

Le long des montagnes qui traversent la haute région appelée "Jardin des Dieux," se trouvent en abondance des nids de fourmis à miel.

L'architecture de ces nids ressemble extérieurement, à une digue de gravier. La porte est une simple ouverture en forme d'entonnoir, percée au centre de la digue. D'abord perpendiculaire, cette ouverture se continue en pente légère et mène à une série de vestibules et de galeries, de corridors, de chambres, d'ateliers.

Les murs et les planchers sont admirablement unis. Les voûtes au contraire, offrent des aspérités caillouteuses d'un effet bizarre.

Chambres et galeries se trouvent divisées en étages. L'appartement de la reine est circulaire et spacieux, comme si elle voulait avoir ses coudées franches pour le commandement.

Les chambres à miel sont généralement voûtées et vont en augmentant de grandeur à mesure qu'elles se rapprochent du centre.

Les fourmis à miel ne quittent leur laboratoire que la nuit, pour aller aux provisions. Le miel qu'elles distillent vient de la sève sucrée d'une noix de galle, produite elle-même par une espèce de *Cynips* sur les branches du *Quercus undulata*. Sur son abdomen la fourmi présente un globe de la forme et de la grosseur d'un petit grain de raisin. C'est là qu'elle emmagasine son miel.

Cette substance est d'un goût fort agréable : en été surtout, elle possède une saveur exquise, finement aigrelette, provenant d'un reste léger d'acide formique.

Les Mexicains et les Indiens sont très friands de ce miel, qui est pour eux un vrai régal. Ils ont une façon de l'extraire qui ne manque pas d'originalité. Ils pressent l'insecte et la récolte est faite. Il va sans dire que la fourmi proteste de toute la vigueur de ses pinces, car on sait qu'elle n'est pas prêteuse.

Les petits Peaux-Rouges ne sauraient abuser des tartines de miel de fourmi, attendu qu'on a calculé qu'il faut près de mille insectes pour produire une seule livre de miel.

Enfin les Mexicains fabriquent avec le miel de fourmi une liqueur alcoolique d'un arôme et d'un goût délicieux, paraît-il.

L'abeille et la fourmi sont rivales en science et en esprit. Encore est-ce la petite fourmi qui tient la corde et qui arrive première dans ce grand steeplechase de l'intelligence.

Si l'abeille a sa ruche merveilleuse, la fourmi blanche des solitudes africaines n'a-t-elle pas des villages entiers, aux horizons fantastiques ponctués de toutes parts de cabanettes indestructibles de deux pieds de haut ? Ces millions d'édifices lilliputiens, avec leur toit circulaire et incliné, font l'effet de gigantesques champignons.

Ici, les œufs près d'éclore ; là, les petits enfants sous la haute surveillance de fourmis vénérables chargées de leur éducation. D'un côté, les vieillards, de l'autre, les adolescents ; une infirmerie pour les malades, un cimetière pour les morts ; des remparts et des chantiers, des salles communes, des cellules privées, des greniers d'abondance ; partout des ménages tranquilles et laborieux, des travailleurs infatigables, des citoyens dévoués à la chose commune.

République vraiment exemplaire, où l'on discute moins qu'on n'agit, où l'on ne prend les armes que pour défendre la frontière ou protéger le travail ; République admirable, où l'industrie est un honneur, le progrès une loi, l'entente une habitude, le travail une obligation, l'égalité un fait, la fraternité un principe, le respect des infirmes et des vieillards une religion, l'éducation de la jeunesse un besoin du cœur et une affaire d'Etat.

Mais l'abeille avait pour elle sa valeur industrielle et bienfaisante, son miel délicieux, ses rayons d'or, sa cire blanche.

Voici maintenant la fourmi qui se ravise et qui tire un alambic de sa petite poche. Le merveilleux insecte s'est fait, à son tour, distillateur et même liquoriste.

Je ne crois pas, cependant, que les Alpes et les Pyrénées soient en danger. La gloire de Narbonne et de Chamounix ne périra pas ; longtemps encore la petite ruche des jardins, plus solide sur sa motte de terre que les tours de Notre-Dame, verra voltiger ses abeilles dans l'air embaumé de thym et de lavande.

### COUPS D'ARCHET

Un individu dans le Nebraska vient d'inventer une machine à traire les vaches de quatre veaux de force.

Un animal qui sera toujours à l'abri de la misère, c'est le serpent, car il peut toujours joindre les deux bouts.

Conseil à une jeune femme qui vient de se mettre en ménage à Montréal :

Ne jetez jamais l'écume qui se forme sur la surface du lait. C'est ce qu'on est convenu d'appeler la "crème."

Dans une étude d'avocat de la rue St-Jacques. *L'avoocat*.—Maintenant, êtes-vous sûr de pouvoir prouver un alibi lors de votre procès ?

*Le client*.—Mon cher monsieur, je pourrai en prouver deux ou trois s'il est nécessaire. Il faut que je sois acquitté, dussé-je en prouver une demi-douzaine.

Une dame nous demande s'il est possible de faire cuire des choux sans qu'ils répandent une odeur désagréable. La cuisson des choux ne blessa jamais l'organe olfactif des commensaux d'une maison si l'opération est faite à une distance d'un mille et demi, dans de l'eau fortement imprégnée de chlorure de chaux.

C'est là la seule recette que nous ayons à lui recommander.

Scène saisie sur le vif dans une salle d'encan.

*L'encanteur* (vendant des peintures).—Je vous offre, mesdames et messieurs, un célèbre tableau d'un des vieux maîtres. C'est le portrait (consultant le catalogue) de Louis Joseph Papineau, dont l'antiquité double la valeur (*D'un ton sentimental*). Mesdames et messieurs, cette peinture a plus de 200 ans. Combien m'en offrez-vous ?

Un violoniste aveugle râcle son instrument devant une maison de la rue Wolfe avec l'étiquette "maison à louer" collée à côté de la porte.

Un gamin lui dit : Mon brave, vous perdez votre temps à jouer ici. Il n'y a personne là dedans.

Le violonneux lui répond avec un air de dédain.

Mêle-toi de tes affaires. Je le sais bien. Penses-tu que je ne le sais pas ? Je ne suis venu dans ce quartier que pour pratiquer quelques morceaux nouveaux.

Anna et Sophie se sont rencontrées hier dans le salon de madame Bisquanquois et ont parlé de leur amie Marie-Louise.

*Anna*.—Le mariage que l'on croyait cassé est repris. Son amant dit aujourd'hui qu'elle pue bon.

*Sophie*.—Mais, c'est impossible. Ce qu'il lui reprochait était impardonnable.

*Anna*.—Tout va bien maintenant. Elle achète les parfums les plus délicats, le White Rose, le Jockey Club, le Yang y Lang, chez McGale, 2123 rue Notre-Dame, où ils se vendent à bien bon marché.

On trouvera toujours à la pharmacie McGale les parfums suivants : Kuli-Kuli Violette, Martha Washington, Spanish Jasmína, Florida Breeze, Stephanatis, et le musc donc. Après ça tirons l'échelle.

Un marchand en gros de la rue St. Paul disait hier à un de ses amis : Lorsqu'un client hésite à me donner une commande, j'ai un moyen assuré de le décider à acheter. Je l'invite à prendre un verre de vin ou de bière au restaurant Commercial de Louis Bergevin, No. 127 rue McGill, coin de la rue St. Paul. Toutes les liqueurs et tous les cigares sont de la première qualité et plaisent infailliblement aux connaisseurs.

*La Bibliothèque à Cinq Cents* voit chaque jour son succès s'affermir. D'où lui vient cette faveur particulière du public ? Il suffit de parcourir au hasard un des numéros hebdomadaires de cette intéressante publication, et l'on se rendra immédiatement compte du choix éclairé, de l'attention scrupuleuse qui président à sa composition.

Les sujets les plus variés dans le Roman, la Littérature, l'Histoire, les Voyages, les Scènes du Désert ou de la Vie Indienne, y sont tour à tour développés avec l'attrait puissant des poignantes émotions que font naître les grands spectacles de la nature, et l'analyse des sentiments les plus tendres et les plus délicats du cœur humain.

A ces divers titres, *La Bibliothèque à Cinq Cents* a sa place marquée d'avance à tous les foyers, où elle fera les délices du vieillard aussi bien que celles de la jeune fille.

Prix d'abonnement un an, \$2.50 ; six mois, \$1.25. S'adresser à Poirier, Bessette & Cie, 1540 Rue Notre-Dame, Montréal.

FEUILLETON DU "VIOLON."

**DERNIER ENJEU**

Coiffé d'un chapeau de paille à large ruban brochée, vêtu d'un complet fleur de pêcher du dernier galant, chaussé d'escarpins à la poulaine, notre ami l'ex-lieutenant Blanc-Minot regardait tomber une à une, et voluptueusement, dans son verre où l'absinthe avait mis une large émeraude, les gouttes d'eau d'une carafe frappée.

—Tu vois bien cet animal ? me fit Jacques en me poussant le coude.  
—Parfaitement, Blanc Minot, ton successeur dans l'amitié de la commandante.

—Eh bien ! mon cher, il m'a coté un million et une des plus jolies héritières de Paris.

Et Jacques ajouta, comme impatient du flegme exempt de remords de son ancien rival dans la maison Laripète :

—C'est une sombre histoire et que je te veux conter sur-le-champ.

Nous nous assimes aussi, le plus loin possible du drôle qui nous avait jetés, par sa vue, dans ce courant d'idées et de souvenirs. Impassible Blanc Minot ! Il continuait son petit travail aquatique, en passant sa langue sur sa moustache, en homme qui se dit : Je me fiche pas mal d'avoir brisé l'avenir de Jacques ; mais je crois que je vais boire quelque chose de rudement bon.

Et Jacques, sans le regarder davantage, continua comme il suit :

—Où Mlle Elodie Van de Veysse, Hollandaise par son père, mais Française par sa mère m'avait-elle remarqué pour la première fois ? Je crois que c'était à un bal chez la comtesse Givet de Monchat où je la fis valser. Toujours est-il que cette jeune fille romanesque s'était sérieusement éprise de moi, sans que j'eusse rien fait de bien particulier pour allumer ce feu dans sa personne. Non pas qu'elle ne fût charmante : une blonde merveilleuse qu'on eût dit descendue d'une étoile de Rubens, un poème admirable de chair éclatante richement relié en or clair. Mais je la savais trop riche pour que je pusse aspirer à sa main. J'avais emporté du tourbillon qui nous avait entraînés ensemble le parfum pénétrant mais vague de sa magnifique chevelure, et des fleurs qui mouraient dans son corsage, et je me disais que c'était bien tout et que nous ne nous reverrions jamais. Son papa, m'avait-on conté, était en train d'arrondir encore son magot dans les grandes Indes. Je ne regrettais pas de ne pouvoir lui être présenté. C'était, m'avait-on conté, un gros homme très vaniteux, et pas agréable à vivre du tout. Je me répétais tout cela pour me consoler de ne pouvoir être son gendre.

Donc Mlle Elodie Van de Veysse avait gardé mon souvenir à ce point que ma mère me dit un jour, avec une joie rayonnante dans les yeux : "Tu sais, mon Jacques, j'ai reçu une lettre de la comtesse Givet de Monchat ; la jeune personne que tu as fait valser l'an dernier chez elle, a déclaré à ses parents qu'elle resterait plutôt fille que d'épouser un autre mari que toi ! Ils sont furieux, mais ça m'est égal ! Fille unique ! Quel avenir pour toi, mon enfant ! J'attends un avis de cette excellente comtesse. Mais je suis pleine d'espérance. Et ma mère m'embrassa furieusement, comme après une longue absence.

Et cela se passait à Carcassonne où j'étais venu passer deux mois auprès de mon excellente maman.

Provisoirement et sans être autrement assuré de ce mariage, je me dis que ce que j'avais de mieux à faire c'était d'enterrer la vie de garçon. Ce sont des funérailles généralement gaies et je les voulus excessivement joyeuses. Je fis une noce qui scandali-

lisa la ville tout entière. Je me mis à jouer dans l'espoir de gagner de quoi continuer la fête avec mes amis. Mais je perdais, je perdais toujours. Et cette canaille de Blanc Minot, qui avait beaucoup de chance, m'exhortait à ne me point décourager. Donc une nuit qu'il m'avait déjà gagné tout ce que j'avais sur moi, y compris ma dernière montre et de magnifiques bretelles que ma mère avait brodées pour moi, j'étais affolé positivement. J'avais perdu la tête. Il pouvait bien être six heures du matin et il faisait grand jour. — "Tiens ! dis-je à Blanc Minot, jouons une gifle !" il recula en me regardant étonné. Je repris : "Celui de nous deux qui prendra ce coup ira donner un soufflet à un monsieur qu'il ne connaît pas du tout, et tant pis si le monsieur se fâche ! — Ça sera très amusant, fit mon bourreau. Mais nous pouvons compliquer le jeu. Si le monsieur se fâche, le souffleteur aura perdu une seconde fois. Si le monsieur garde sa claque, il aura gagné à son tour et il ne restera plus qu'à faire une belie. — Accepté."

Inutile de dire que je perdis. Je n'avais plus qu'une ressource : trouver un quidam que je pusse calotter sans qu'il se livrât à mon endroit à aucune représaille. Généreux projet, n'est-ce pas ? Mais nous étions gris tous les deux. Tout à coup une idée sublime me vint au cerveau. "A quelle heure passe l'express de Paris ? demandai-je à Blanc Minot. — Dans un quart d'heure ! — Courons à la gare, sans perdre un instant.

Blanc Minot me suivit sans rien deviner de mon projet.

La lourde machine de fer haletait dans l'intérieur de la gare, sous le vitrage tout embué de fumée. Cinq minutes d'arrêt à Carcassonne. Connu du chef de gare, j'avais été admis sans contestation à me promener sur le quai du départ et j'avais emmené Blanc Minot.

Un gros monsieur d'aspect déplaisant vint se hucher péniblement dans son compartiment et avait envahi le coin de gauche, soufflant comme un phoque à la croisée. Je ne le perdais pas des yeux. La machine siffla et le train se mit péniblement en marche avec un grincement de roues et des bruits de chaînes qui se tendent. Alors j'enjambai le marchepied de la voiture, je pris bien mon temps pour sauter ensuite en arrière, mais ce ne fut pas sans avoir abattu une claque formidable sur la joue du gros monsieur d'aspect déplaisant qui hurla, et me cria, en se retournant rouge comme une pivoine, pendant que le train l'emportait :

—Je te reconnaitrai, galopin.  
—Tu as gagné, me dit flegmatiquement Blanc Minot. Il est certain qu'il gardera ton soufflet.

Nous étions déjà hors de la gare. Quand je rentrai, à huit heures, ma mère était déjà levée et je me trouvais assez honteux. Mais elle semblait de si bonne humeur que je compris bien vite qu'elle ne me gronderait pas.

—Viens ! viens ! mon enfant, me dit-elle. Bonne nouvelle !

—Mme Givet de Monchat a écrit ?

—Mieux que cela, Jacques. M. Van de Veysse, le père de Mlle Elodie est venu en personne me demander ta main. Il paraît que cela se fait en Hollande. Il est arrivé hier soir, a couché à la maison, vient de repartir par l'express, et tout est à peu près conclu. C'est un homme très habitué aux affaires. J'ai expliqué ton absence, en disant que tu étais à une de nos métairies, mais il valait mieux vraiment que tu ne fusses pas là. Tu es si étourdi dans tes propos ! Tu aurais tout gâté peut-être !

Et ma mère m'embrassait, toujours comme si elle ne m'avait pas vu depuis dix ans.

J'étais, au fond, aussi content qu'elle-même. Je t'ai dit que Mlle Elodie était très bien de sa personne et m'inspirait beaucoup de sympathie.

Ma mère avait invité, pour le lendemain, à dîner mon cousin, Anselme, alors procureur de la République à Carcassonne, pour lui dire ses espérances. Mais à peine eut-elle nommé M. Van de Veysse que mon cousin répéta :

—Van de Veysse ? Van de Veysse ? Van de Veysse ?... est-ce que ce monsieur n'est pas parti hier matin par l'express de sept heures ?

—Précisément, fit ma mère, pendant qu'une inquiétude s'emparait de moi.

—Eh bien, nous venons de recevoir une plainte de lui aujourd'hui même. Il paraît qu'un polisson l'a souffleté, au moment où le train partait. Mais il reviendra une fois la première enquête faite ; car il se fait fort de reconnaître, à première vue, son lâche agresseur.

Je devais être vert pomme.

Et mon cousin poursuivit sans faire attention à ma déplorable mine :

—Voilà un gaillard que nous ne raterons pas. Gifler un homme aussi respectable au moment où il ne peut se défendre. Jacques, il s'agit de ton futur beau-père, et sa cause est déjà la tienne. Tu te dois, tu lui dois, tu nous dois à tous de m'aider à découvrir ce drôle et de lui donner un coup d'épée...

—Grand Dieu ! s'écria ma mère.

—Cela n'empêchera pas la justice de suivre ensuite son cours, mais ce sera une façon tout à fait galante et française de prouver à ta fiancée ton amour.

J'étais passé au cramoisi. Je sortis précipitamment, mais pas assez vite pour n'avoir pas entendu ma mère dire à mon cousin : — Il est comme un fou, le pauvre enfant !

Deux jours après j'avais quitté Carcassonne. J'avais déclaré à ma mère que toutes réflexions faites, je me sentais pour le célibat une invincible vocation.

J'appris depuis que les choses avaient fort mal tourné pour l'infortuné Van de Veysse. Mon cousin lui ayant fait répéter plusieurs fois qu'il ne connaissait pas son agresseur, avait fini par lui dire assez judicieusement :

—Il est certain pour moi que ce soufflet était destiné à un autre. Mélez-vous donc de vos propres affaires et fichez-nous la paix. Il y a erreur sur la personne et voilà tout.

Jacques avait achevé son récit. Quant à Blanc Minot, toujours souriant, il humait avec volupté les dernières gouttes de son absinthe, lesquelles descendaient le long du verre comme de petites pierreries où se jouait le soleil couchant.

FIN

**La déformation du pied.**

Beaucoup de personnes ont prétendu que les Chinois déformaient les pieds des femmes pour les confiner à la maison, les rendre moins volages. Cherchons donc ce qu'il y a de vrai dans cette version et disons quelques mots de cette singulière mutilation, qui tient une si grande place dans les mœurs des habitants du Céleste-Empire.

En Chine, le pied de la femme représente le *sanctum sanctorum*, tout ce que la pudeur apprend à respecter, et qu'en Europe nous sommes habitués à placer ailleurs. C'est à ce point que le mari n'a pas le droit de voir le pied déchaussé de sa femme.

Cette déformation du pied que les Chinois appellent "lis doré, ornement de l'appartement intérieur, etc..." est loin d'être également répandue dans tout l'empire. Dans les provinces méridionales, elle constitue à peu près la règle pour les classes aisées ; dans le Nord et à Pékin, elle est plus rare ; en Tartarie, on ne la pratique pas.

Il y a deux sortes de déformation, dont l'une représente l'idéal et est pratiquée surtout par les familles riches, car elle promet à leurs filles de plus beaux partis. Dans la première, les orteils sont fléchis sous la pointe du pied, le pouce restant libre.

Tel est le pied le plus recherché. Dans le second mode de déformation, on cherche à obtenir une flexion des quatre derniers

orteils sous la plante, sans changement de direction du talon.

C'est à l'aide d'un massage et d'une compression forcée faite à l'aide de bandes dès le jeune âge que l'on arrive à obtenir cette modification dans la forme du pied.

A ce sujet, voici ce que dit le docteur Morache qui a passé plusieurs années à Pékin :

"La petitesse du pied est le critérium, je ne dirai pas de la beauté, mais de la valeur commerciale d'une femme.

"Le mariage chinois se concluant exclusivement par les parents et sans que le futur mari voie sa fiancée, il ne peut être question d'affection ; de plus, comme dans presque tous les pays d'Asie, la famille de la femme reçoit une somme d'argent proportionnée à la richesse des deux familles.

"Le mariage, à ce titre, devient une affaire ; la femme n'est pas la compagne de l'homme, mais un objet de luxe ou d'utilité, et le soulier de la jeune fille, exhibé devant les parents du mari, est un des arguments décisifs employés hors de la discussion de la somme à payer."

UN ÉTUDIANT (à la maîtresse d'une pension de la rue des Allemands). Est-ce que vous ne balayez pas sous mon lit ?

La maîtresse (avec calme). Certainement toujours, monsieur. Je préfère balayer tout sous votre lit qu'à me servir d'un porte-ordure.

Le premier de Québec est allé en France pour organiser la section canadienne à l'Exposition de 1889.

Nous allons voir célébrer par nos compatriotes le glorieux anniversaire si cher au cœur des Jacobins et des Sans Culottes.

L'Étendard va se mettre de la partie et sous peu nous verrons adopter le calendrier républicain. Il changera le nom des mois et nous verrons la feuille monarchique porter des dates de nivôse, pluviôse, ventôse, fructidor, etc, etc.

**LOTÉRIE NATIONALE**

Les tirages mensuels ont lieu le troisième mercredi de chaque mois.

La valeur des prix qui seront tirés le Mercredi, 15 Février 1888

— SERA DE —  
**\$60,000.00**

COUT DU BILLET  
Première Série - - - \$1.00  
Deuxième Série . . . 25 ct.

Demandez le catalogue des prix

Le Secrétaire,  
**S. E. LEFEBVRE,**  
19, RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL

**J. N. LAMARCHE**  
RELIEUR  
No. 17, RUE SAINTE-THÉRÈSE  
Entre les rues St-Vincent et St-Gabriel  
MONTREAL,  
Reliure commerciale et de goût exécuté avec soin  
promptitude, et à prix très modérés.

**L'Imprimerie Générale**  
Exécute avec diligence toutes espèces de  
**COMMANDES TYPOGRAPHIQUES**  
IMPRESSIONS DE LUXE,  
IMPRESSIONS DE CHEMINS DE FER,  
IMPRESSIONS DE COMMERCE  
Etc., Etc., Etc.

**L'Imprimerie Générale**  
EST EN MESURE  
D'EXÉCUTER LES COMMANDES LES PLUS  
CONSIDÉRABLES SOUS LE PLUS  
BREF DELAI.  
**PRIX TRÈS MODÉRÉS.**  
[CHARLES BELLEAU,  
GÉRANT  
No 45, PLACE JACQUES-CARTIER.

N. B.—Les ordres peuvent être déposés au bureau de LA MINERVE, No 45, Place Jacques-Cartier, ou au bureau de LA PRESSE, No 1540, rue Notre-Dame, en face de l'Hôtel-de-Ville.